

dérision, les tourne en ridicule, mettant en évidence le caractère pathétique, quoique odieux, de leurs manigances. À la déshumanisation, Ega répond par le mépris et affiche un désintéret ostentatoire envers l'individualité des bourgeoises qui l'embauchent : « elles seront toujours les mêmes, anonymes et tristes » (287). Les hommes n'entrent en scène que rarement dans le quotidien de la travailleuse domestique, pour tempérer les humeurs de madame ou pour supplier la bonne de ne pas rendre son tablier, et il faut dire qu'ils se méritent assez souvent l'indulgence d'Ega. Ici comme ailleurs, la relation ancillaire s'articule autour de la dyade féminine au sein du foyer, permettant aux hommes de profiter confortablement de leurs privilèges domestiques invisibles.

On retrouve aussi dans cette chronique les histoires classiques de démission fracassante après une brimade de trop, des anecdotes réelles ou imaginées qui servent en quelque sorte d'exutoire à la servitude, « laisser tomber sa patronne » demeurant l'ultime pouvoir que confère la position de servante. En effet, il est assez facile de se trouver un emploi domestique lorsqu'on est une femme noire, c'est même un « engrenage » (95) dont il est difficile de s'extraire, comme l'explique éloquemment Ega par la bouche de son amie Solange. Ce marché du travail domestique, s'il ne promet que de maigres salaires et des conditions de travail particulièrement dégradées, permet à tout le moins de « changer de dame » lorsque ça ne fait plus. C'est en tout cas possible pour celles qui, comme Ega, ne sont pas captives dans le logement de leur employeur ou attachées par une dette à rembourser. Malgré les vexations, Françoise Ega persévère dans son projet documentaire, avec la force de son humour dépourvu de cynisme : « J'aurais pu m'en aller, mais si je pars, je ne saurai

jamais jusqu'où peut aller une dame en face d'une bonne noire. C'est mieux que ce soit moi qui le constate, d'autant plus que je peux rire de tout mon saoul avec les miens en arrivant chez moi le soir » (61).

Dans ce récit du quotidien, il n'y a pas que son travail de femme de ménage, mais aussi tout le reste de la vie d'Ega : le mari à servir, les enfants à élever, les amis à secourir, la vie de quartier, l'écriture, et aussi les autres petits boulots. Et, bien qu'elle ait choisi le service domestique comme angle principal pour s'engager dans la critique sociale, il n'est pas, loin s'en faut, sa seule cible. Partout autour d'elle, elle observe les mécanismes d'infériorisation à l'œuvre au sein de la société française du début des années 1960. Elle se désole de la résignation de ses compatriotes, et porte également un regard sévère sur l'élite antillaise, les « officiels », les « superbes » qui « tirent le rideau sur ce qui est notre négritude » (184). Joyeuse et insoumise, Françoise Ega nous offre finalement un récit étonnamment léger et drôle, quoique traversé du début à la fin par son refus obstiné de l'injustice : « La vie me tient en état de révolte constante » (46).

CATHERINE CHARRON

Chercheuse indépendante

**Eric H. Reiter, *Wounded Feelings: Litigating Emotions in Quebec, 1870–1950* (Toronto, Buffalo and London: University of Toronto Press, 2019)**

IT IS A GREAT PLEASURE to review Eric Reiter's *Wounded Feelings: Litigating Emotions in Quebec, 1870–1950*. In this prize-winning book, Reiter examines a transition and transformation in the framing of emotional harm in Quebec law over an eighty-year period ending in the mid-20th century. Based on a careful

examination grounded in the records of civil cases brought to address allegations of harm caused by various kinds of emotionally-charged indignities, Reiter describes a transition – embedded in legal rules and the framing of arguments – that gradually shifted to conceptualize these kinds of claims through a lens of violated rights.

The civil law was receptive to the idea that an injury for which someone was at fault deserved compensation, a difference from the common law. Chapters one and eight analyze the shifting scholarly arguments about these kinds of harms, assessing the complex weaving of threads of French and German legal thought into Quebec law – itself evolving – along with moments in which Canadian common law supplied influence. Reiter’s skill in analyzing legal texts in French and German to assess – in English, obviously – the impact on Quebec law is very impressive.

Chapters 2 through 7 describe the law’s recognition – through the narratives told in court, legal documents, and a multitude of other accounts – of moral injuries. By describing cases in deep, sensitive detail, Reiter shows emotions as legal objects, narrated, examined, and evaluated through litigation. He carefully treats the distinction between the emotions people actually felt and the way these were interpreted – even crafted – by lawyers, judges and others so as to align with and sometimes challenge social and legal norms. Chapters take up specific emotions, including dishonour (including familial dishonour), shame arising from intrusions on one’s body, betrayal from love gone wrong, bereavement and death-related vulnerability, and the emotions raised by acts of discrimination. Reiter is acutely attentive to the gender and class dimensions of these issues and deftly handles the complexities of racial

discrimination in a period in which the wrong, though acutely felt, was often difficult to push into legal frames.

There is a vividness to Reiter’s book, a strong sense of place and milieu, as, for example, in this passage: “Auguste Lebeau’s hotel, in the very shadow of Montreal’s Abbatoirs de l’est, was where the butchers gathered, at least when they didn’t walk an extra block to cheer on their favourites in the horse races at Delorimier Park. By 1892, there were only one or two houses besides the hotel at that isolated northern end of Frontenac Street – the stockyard smell ensured growth would be slow. Lebeau’s hotel was a draw, however, even if we assume he was no longer allowing illegal gambling on the premises, for which he had been fined ten dollars in police court in 1884.” (198–99) The stage is set for Lebeau’s wife, Justine Leblanc, to begin an affair with one of the butchers, with ensuing legal complexities.

*Wounded Feelings* will open new lines of inquiry about the cross-pollination among legal cultures and about the translation of normative concepts – and feelings – into legal ones. In the background are Quebec’s – and especially Montreal’s – shifting social and technological worlds, with train accidents causing deaths and injuries, cars being used to abduct two young missionaries, and televisions being employed to get viewers to harass someone by calling him on the telephone to “cheer him up.” “Privacy, in particular,” Reiter remarks, “was an early site for rights language.” (304) It is likely not coincidental that American writers beginning in the late 19th century were using rights language to work through the legal implications of the transgressions of privacy made possible through these technologies.

In scholarly terms, Eric Reiter’s *Wounded Feelings* will be a landmark

in its field. It is an exemplary piece of historical craft, and it is a delight to read. It deserves to be recommended in the highest terms.

LYNDSAY CAMPBELL  
University of Calgary

**Réseau de recherche MAGE (dir.), *Le genre au travail. Recherches féministes et luttes de femmes* (Paris : Éditions Syllepse, 2021)**

CE GROUPE DE recherche renvoie au marché du travail (MA) et au genre (GE). Il est aussi associé à des organisations militantes et syndicales, ce qui donne la couleur de l'ouvrage. La quarantaine de contributions, généralement très courtes, relèvent de trois types : des enquêtes terrain, des rapports de recherche, ou encore des entrevues individuelles voire collectives. Les thèmes renvoient aux inégalités qui accablent nombre de femmes sur le marché du travail et qui perdurent ou se renouvellent à l'intérieur du salariat féminin. La deuxième partie a trait aux nouveaux enjeux qui concernent les femmes et des nouveaux risques pour l'égalité hommes/femmes. Sauf deux exceptions isolées (Italie et Tunisie), les contributions concernent la France et se distribuent sur plus de quarante ans. La lectrice a particulièrement apprécié quelques articles. Notamment sur les inégalités dans les soins de santé, secteur dans lequel les femmes sont majoritaires et s'épuisent au travail, ce qui renvoie à la situation au Québec. De même qu'un article sur le rôle des réseaux sociaux dans les mobilisations féministes, notamment à l'intérieur d'organisations syndicales. De même qu'un article sur les nouveaux enjeux dans les métiers du numérique, particulièrement en matière de temps de travail qualitatif et quantitatif. Des articles sur la mixité dans les emplois demandant un effort physique, de même

que sur les mouvements de femmes dans les quartiers populaires, relèvent de démarches ethnographiques et retiennent l'attention. Un article sur les gilets jaunes à Saint-Nazaire, mouvement habituellement associé à la masculinité, propose une entrevue collective de trois femmes, qui revendiquent le titre et rapportent à quel point elles ont appris par leur participation au mouvement, notamment en prenant le droit à la parole. La jaquette de l'ouvrage renvoie d'ailleurs aux gilets jaunes au féminin, lesquelles portent des gants jaunes.

Toutefois, la lectrice canadienne ou québécoise a intérêt à être familière du cadre juridique des relations du travail en France et du caractère individuel de la syndicalisation et, idéalement, posséder un minimum de connaissances historiques. Quelques contributeurs mentionnent des luttes de femmes aux États-Unis ou au Royaume-Uni. Fait étonnant, le Québec et le Canada français sont absents des textes ou même des références (une référence sur dix pages, qui renvoie aux éditions du Remue-ménage), alors que le Québec et la France ont des réseaux de proximité dans les recherches féministes depuis des lunes. On découvre beaucoup de relations entre le Québec et la France en termes de mobilisations féministes, particulièrement dans les syndicats. Et on s'étonnera aussi que les emplois très féminisés (par exemple les infirmières) sont encore dans cet ouvrage féministe désignés au masculin et au féminin (infirmiers/infirmières), contrairement aux pratiques québécoises qui insistent sur la féminisation des professions majoritairement féminines par une écriture inclusive.

MONA-JOSÉE GAGNON  
Université de Montréal